

HONORABLE IMPOSTURE

Livre II

Jean-Pierre Wirtz

Roman

Jean-Pierre Wirtz

HONORABLE IMPOSTURE

Livre II

© Jean-Pierre Wirtz, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1737-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mais le monde s'éteint braise de charbon
Secouée en cendre et retombe en sommeil
Sur un bord mystérieux et profond
Calme inquiet de ceux qui veillent
L'autre rive en fièvre et raison
Une âme à contre-courant se réveille
Contrariée en mal du pardon
Ici rien ne s'ébruite ni prête oreille
Pourtant un vague silence correspond
Très au loin on dirait une abeille
Messagère mélancolique de sermon
Très au loin on dirait une abeille
Qui vole au secours du pardon
Très au loin on dirait une abeille
Elle dort sur un bourgeon
Travailleuse éclairée de conseil
L'éphémère porteuse d'intention
Sous un rayon de soleil
Dans le calme et l'abandon
Repose les ailes en sommeil
Sur la balançoire du bourgeon

*Rien n'est irréel
Sauf faire vivre
Ce que l'on croit
Pour que tout soit vrai*

Pensée anonyme

XI

Mais le monde s'éteint braise de charbon
Secouée en cendre et retombe en sommeil...

Combien de temps s'était-il contemplé, inerte comme le *Dormeur du val*. Et pourquoi surtout cette comparaison pathétique ? C'était le mélange confus du sens tragique de l'existence et de la mort. « Je n'ai pourtant pas *deux trous rouges au côté droit*, mais moi aussi, j'ai froid sur cet escalier de pierre, plus dur qu'*étendu dans l'herbe sous la nue* ».

Alors... Son âme venait-elle de pénétrer l'universalité inconnue, pour se rapprocher en pensée des mots d'un poète oublié ? Comment des fragments de vers célèbres, et cependant ignorés de lui jusqu'alors, affleuraient avec tant de facilité ? Et pourquoi Rimbaud venait-il à lui d'aussi loin pour qu'il comprît soudainement une réalité nouvelle ? L'âme de José Luis Bracamontes découvrait dans l'incrédulité le monde de ses surprises.

Sa réflexion n'était pourtant pas au cœur de sa plus grande préoccupation. Il poursuivait une idée fixe dont il ne parvenait pas à se détacher : il n'avait pas pu avertir Agnès. On ne prévient pas de sa mort, lorsque rien, semblable à une maladie, ne le prédit. Et quand en plus, ce n'est pas la fatalité qui est en cause – dans la mort qui intervient –, mais la vie qui a menti.

Alors, de loin et de crainte qu'il ne lui arrivât pire, sans comprendre toutefois son immatérialité, il avait suivi du regard – ou d'un sens nouveau qui déjà lui était attribué –, son ambulance et Esteban qui donnait des ordres dans une agitation désormais inutile. Le cortège avait disparu depuis quand, sans qu'il en prît conscience, et là, planté comme une âme perdue il se posait la question de savoir où diable terminer sa nuit ! Alors, il était retourné dans sa chambre pour contempler un téléphone désormais inaccessible à sa volonté : comment leur faire savoir ?

Il était presque heureux de ne pas les avoir accompagnées dans ce voyage, au *Hameau des figuiers*, et ainsi ne pas rompre l'enchantement qui les berçait dans ce que lui imaginait. Il percevait même en cet instant, avec une rare netteté, ce qu'Agnès lui décrivait constamment d'un endroit ravissant teinté de retouches amoureuses l'invitant à ne pas se faire prier. Il avait pourtant résisté à son corps défendant sans le lui faire savoir. Sans connaître lui-même la raison de laquelle il s'était empêché, il courait déjà au-devant du triste spectacle de sa fin.

« À jeudi prochain ». C'étaient les dernières paroles de dix ans de bonheur. Elle les avait murmurées dans un souffle ravalé de contrariété, ravivant une brillance contenue, au fond de l'expression de ses yeux. Juste trois petits mots au passage de la porte d'embarquement qui l'engouffrait avant un dernier regard. Il avait esquissé de la main un « au revoir » timide comme un geste d'excuse. Et elle avait répondu d'une mélancolie masquée par un sourire désenchanté, contrastant avec la joie de Clorinthe. Elle rayonnait du haut de sept années qui s'envolaient avec l'impatience de découvrir la France, le pays de sa mère, et tout ce que ses yeux, depuis longtemps dans les nuages, se représentaient déjà. Et c'était un pincement de modération qui l'avait retenu de ne pas courir derrière elles, en voyant s'éloigner Agnès dans les pas de Clorinthe aussi radieuse que l'humeur de sa mère était chagrine.

L'âme de Jose Luis Bracamontes, esseulé de ce corps qui venait de l'abandonner – il n'avait pas compris que c'était le contraire –, contemplait l'inutilité du téléphone comme un lendemain qui ne répondrait plus. Et le reste de la nuit n'osait pas lui apprendre qu'une âme ne dort jamais. Il devait découvrir ce qui restait de lui comme le plus important de son être.

Le *Hameau des figuiers* s'habillait de la nature environnante. Il se parait de discrétion au fil des saisons. Protégé d'un boqueteau d'arbres tantôt rideau de taillis, aujourd'hui de feuilles épanouies, le calme était son luxe quelle que fût sa couleur. En juillet, le soleil naissant faisait déjà perdre la tête des tournesols au fond du vallon. Ils apparaissaient juste sur une ligne d'horizon frissonnante de jaune et d'ocre, là-bas, où le lac se tendait comme un ciel lavé d'une brume de chaleur matinale s'élevant lentement. Presque immobile. Agnès de la Roche Martin s'étourdissait dans cet espace de silence, inquiet seulement des frissonnements de l'air, de gazouillis d'espèces inconnues, et de frôlements d'ailes dans les arbres. Les pierres prenaient le reflet de leurs années, peut-être malheureuses d'un temps où ceux qui vivaient ici, n'avaient pas le même regard de rêverie. Louis Alexandre de la Roche Martin – son père –, avait hérité de ces alors quelques mesures perdues d'un grand-oncle, qui lui-même s'en était retrouvé propriétaire par le destin qu'en avait fait la noblesse sans le sou. Celle-ci avait en ce temps-là conservée miraculeusement la tête, deux siècles et demi auparavant, en se retranchant des yeux de la persécution. Le peuple Français s'était insurgé, mais la période qui surmontait l'épreuve ne calmait pas les bouillonnantes contradictions des nouveaux maîtres de la nation. Nobles devenus serfs de leur propre terre, les aïeux d'Agnès avaient remonté les pierres les unes sur les autres, dans un enchevêtrement d'art aujourd'hui préservé d'un savoir-faire désormais trop coûteux pour les constructions modernes.

Les de la Roche Martin avaient survécu d'orgueil et de ténacité, ravalant leur superbe en s'égratignant le pourpoint d'ongles terreux. Mentalement, Agnès en faisait un décompte de générations. L'échine courbée s'était arborée d'une généalogie redorée combattant l'Histoire. Un prestige pour lequel elle ne militait pas avec autant d'ardeur. Son père était probablement le dernier à honorer une fierté dont elle n'apparentait plus le lien, à ses yeux révolu. Révolu, mais pas tant que cela, pensait-elle en admirant les pierres se dresser effrontément aux années de la Révolution.

Les pierres masquaient maintenant à l'intérieur tout le confort, et qui passait rarement sur cette petite route à peine plus large qu'une automobile, devait se ranger pour en croiser une autre, n'y voyait qu'un pâté respectable de maisons surannées, dominant plusieurs hectares de terres dont elles-mêmes s'en cachaient la vue de peur que l'on vînt encore à les en séparer. Restant là,

remisées de qui elles avaient inexplicablement échappé, dans la confusion dissimulant – malgré elle –, parfois de la sagesse. Camouflées dans l'exception qui les avait épargnées. La réforme agraire d'une post-Révolution Française divisée, les avait ignorées sans plus d'explication qu'elle s'était alors appropriée de tout. Protégeant ainsi ceux qui avaient survécu à la guillotine.

Les abords du hameau, dominés par d'énormes figuiers poussés là par la magie de la terre – car personne ne s'en occupait –, regorgeraient bientôt de fruits, dans une attente sage de maturité qui impatientait déjà les guêpes et autres dards tant redoutés de Clorinthe. Et pourquoi pas d'elle-même, grimaçait-elle peureusement à l'idée de ce nid d'insectes aux ventres tigrés, qui sous les tuiles de l'auvent *frelonnaient* de mal intention. De la terrasse d'où personne ne l'apercevait, côté vallon, Agnès de la Roche Martin ne se privait pas de repeindre le tableau que ses yeux voyaient changer de tonalité selon l'instant de la journée. Lorsqu'elle séjournait ici, elle se levait beaucoup plus tôt que de coutume afin de profiter pleinement d'une matinée radieuse. Une balade dans les sentiers bordés de pruniers d'Ente avait ragaillardisé ses appétits de petit-déjeuner, mais elle attendait patiemment que Clorinthe se réveillât. Après tout, il n'était que huit heures et décidait de s'offrir la merveilleuse photographie qui dansait sous le soleil prometteur, jetant déjà les touches de sa fièvre sur les grandes fleurs merveilleuses empruntant leur nom à l'astre du jour. Agnès se désolait qu'on les coupât. Elles habillaient si bien ce champ qui se verrait bientôt fané de leur massacre par celui qui entretenait la terre en fermage. Agnès s'offusquait parfois à l'encontre d'une indifférence qu'elle seule remarquait. Et la disparition des tournesols en était une ! Elle s'en amusait comme d'une chose peu raisonnable que son œil d'artiste contemplait. Les beaux-arts avaient laissé en sommeil ce goût pour la peinture, et les fleurs géantes avaient ce matin attisé ses instincts. La photographie était pourtant réussie. Cependant, pour autant qu'elle le fût, ce n'était jamais que le cliché d'un objectif. Elle savait, pour en retenir ce qu'elle éprouvait, que les couleurs d'un pinceau jetées sur la toile pouvaient en revanche sublimer ce que les sentiments de l'artiste ressentaient au-delà de l'image. Mais la palette d'ocre jauni et de brun carminé qu'elle imaginait était maintenant bien lointaine de sa vie, qui n'appartenait plus à ces lieux, malgré tout ce qu'ils lui donnaient à respirer de bonheur en cet instant.

Ici, pourtant, elle redevenait spontanément celle que personne ne connaissait. Loin des vertiges d'une société qui l'éloignait souvent d'elle-même. La journée coulait paisiblement ses heures et l'accompagnait tranquillement au bord de la piscine calfeutrée en contrebas, à l'ombre de l'indiscrétion d'aucun regard. Seule

avec Clorinthe, elle était venue se perdre en déjouant la surveillance discrète mais présente accompagnant la première dame dans son voyage. Rarement, elle pouvait ainsi s'enivrer de liberté. Conduire sa voiture était un luxe accordé qu'aux moments rabiotes. Presque volés. Et toutes deux riaient de leur espièglerie. Ses parents s'étaient prêtés au jeu afin de rassurer les deux gardes du corps, avant qu'ils n'éveillassent toutes les polices de France. Sa mère, surtout, ayant su convaincre aux yeux de son ambassadeur de mari, cet acte de pitrerie ! Réticence sérieuse du diplomate : « Mais enfin quoi ! On ne fait pas des trucs comme ça... »

Parties de Paris, donc et quand même, la veille et de bonne heure, la beauté des paysages de campagne avait dirigé la route au cœur de leur endroit caché. Le *Hameau des figuiers* ne trahirait pas leur présence. Pas plus que le couple de gardiens vivant dans une dépendance attenante à quelques pas de là, d'où mère et fille en apercevaient le toit. C'était des gens aussi vieux que la confiance dont ils s'honoraient, et les années ne se comptaient plus. Ils administraient l'entretien de la propriété avec des entreprises qui avaient vaguement connaissance de propriétaires parisiens venant peu, dont elles ignoraient qui. Yvonne et Jean – *le boiteux* depuis son accident de moissonneuse –, se chargeaient jalousement du réapprovisionnement domestique journalier selon les nécessités ou envies des visiteurs. Ils connaissaient Agnès depuis son adolescence alors qu'elle accompagnait ses parents pendant les vacances, et se moquaient bien de ce qu'elle représentait maintenant. Le Mexique étant plus près de la lune que de leurs figuiers !

Le personnage du couple, c'était Jean. Il avait une réputation de magnétiseur et de coupeur de feu. Un don mystérieux, un peu sorcier, qui s'était révélé incidemment quand une casserole d'eau en ébullition venait valdinguer d'un geste malheureux sur le poignet d'Yvonne. Il avait calmé sa douleur lancinante sans savoir comment, et depuis, on lui prêtait du génie et des talents occultes dont il ne faisait pas cas. Il soulageait simplement sans se poser de questions, ceux qui venaient parfois de loin pour apaiser des petits bobos sans contrepartie du moindre sou. Parfois, malicieusement, il disait en connaître bien plus sur le passé de cette maison que les livres d'Histoire n'en avaient jamais rien contés. En souriant aux souvenirs de cette enfance pas si lointaine, le soleil de la terrasse du petit- déjeuner avait tourné sur celui du dîner en forme d'abat-jour. Le champ de tournesol miroitait autrement, transpercé du brio du couchant, qui de part et d'autre de son rai de lumière, aveuglait la distance en nuance d'ocre brûlé, sombre et prête à éteindre son dernier éclat. Et en cet instant, elle s'apercevait qu'une journée disparaissait au rythme des heures égrenées plus rapidement qu'elle ne l'eût pensé. Sa montre indiquait vingt heures, et elle, heureuse et

surprise de cela, attendait impatiemment son appel. C'était toujours lui qui selon les contingences de ses obligations, prenait l'initiative de prolonger un peu la journée. Leur journée à eux deux. Car d'aussi loin qu'il se trouvât, Elilo ne la quittait jamais.